

Louise, terrifiée en le voyant, et à part.—Ah!... ah! j'ai rêvé, mon Dieu! j'ai rêvé! Ursule, entrant précipitamment, et à haute voix, d'Alonzo.—Eh bien! où est-il? il doit ce monsieur, qui me demande!

Le Marquis, d. Louise. Il y avait donc quel- qu'un ici? Louise, avec trouble. Personne. Je n'ai vu per- sonne.

Nimios, d. le Marquis. Il n'est pas sorti, j'en suis sûr.

La Marquisette, revenant d. Louise.—On nous at- tend au salon. Louise.—M. le comte d'Avarenne vient d'arriver et il peut se blesser de notre absence.

Louise.—Je vais suis ma mère. Ursule, bas à Louise.—Mais mon Dieu! qu'a- rez-vous donc, madame!

Louise, bas à Ursule.—Entrez là, tu le sauras.

Ursule, bas à Louise.—Que voulez-vous dire? La Marquisette.—Faut-il que votre mari vienne lui-même vous chercher?

Louise, bas à Ursule.—Tu comprends-là, mon mari... Eh bien, entre; mais ne lui dis rien... car il me tuerait, vois-tu!

La Marquisette de loin, avec impatience.—Venez donc, Louise!

Louise, allant à la Marquisette.—Me voilà, ma mère, me voilà!

Ursule, à part.—Ah! mon Dieu! que vais-je apprendre?

Demi mouvement de sortir générale, à l'exception d'Ursule qui indique quelle va entrer dans la chambre de gauche.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, MERCREDI, 13 DÉCEMBRE, 1818.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(Qui bien aime bien châtie).

Je vous disais dans mon dernier écrit que peut-être je reviendrais sur le même sujet si mes occupations me le permettaient; je profite donc d'un moment de loisir pour vous commu- niquer quelques nouvelles réflexions. D'abord je vous raconterai une toute petite histoire qui n'aura d'autre mérite que celui de montrer que, pour l'homme qui observe sans les fautes les plus simples en apparence, il se découvre quelque- fois les plus utiles enseignements. Lorsque j'étais à peine âgé de six ans il m'arriva un petit incident qui quoique futile me revient toujours à la mémoire pour me faire regretter que mes concitoyens ne se livrent pas davantage à l'ex- ploration exclusive des produits de notre sol, non pero m'ayant emmené un jour faire avec lui le tour de sa terre je fis-ais durant la prome- nade comme font la plupart des enfants qui ont naturellement soit le désir d'apprendre soit une simple curiosité bien excusable, je m'accablais de questions sur tout ce que nous rencontrions en chemin, sur l'utilité de certains des plantes qui nous environnaient; questions auxquelles il s'efforçait de me donner des réponses à la portée de ma jeune intelligence. Au milieu de ma petite excursion scientifique une plante surtout me frappa par la belle couleur verte de ses feuilles, je lui en demandai le nom.—C'est du thé, me répondit-il.—Du thé comme nous, en Europe le matin et le soir.—Non, celui dont faisons usage c'est bien cher et vient de très-loin, de la Chine de l'autre côté de la terre; mais le thé que la vois-à est du thé du pays.—Est-ce du poisson, que nous n'en buvons pas?—Non, mais on préfère l'autre.

Je cueillis de ces feuilles au grande quantité, je les apportai à la maison; j'en fis un thé, j'en fis un autre que je fus arrivé et je trouvai qu'elles n'avaient pas un goût désagréable. Fier de ma découverte j'allai de suite chercher mes pe- tites camarades, afin de leur faire goûter ce breuvage à la portée de tout le monde; et tous les jours de congé nous allions ensemble faire de nouvelles provisions.

Pourquoi négliger une plante qui abonde nous nos pas, qui vient sans culture, qui même avec une légère culture viendrait probablement à pouvoir lutter avec celle de l'étranger. Com- bien de millions de livres resteraient en Canada si ses habitants pouvaient embrasser le véritable patriotisme celui de préférer d'abord avant tout les produits du sol qu'ils habitent? Que chaque

personne cultive les 3, les 4, les 5 shillings payés par chaque livre de thé étranger consommé, et l'on pourra se faire une légère idée de l'économie qu'on trouverait à rejeter cet article de l'usage journalier.—Il ne suffit pas de se ré- creter sur la misère, sur la pauvreté sur la dureté des temps. Il faut encore faire quelque chose pour y remédier. Aussi long-temps qu'on continuera à faire usage des produits du dehors, à u lieu de diminuer la misère on peut que s'accro- tre d'année en année.

Le thé est-il le seul objet dont on puisse se passer? Non, il en est bien d'autres. Le su- cre du pays est meilleur que celui des îles et on peut le faire pour plaire aux grosses gens que ces gens voudront consentir à payer quel- que chose pour encourager l'industrie du pays que pour enrichir les marchands étrangers. Ne peut-on pas aussi se passer de café? Celui qui obtient de vieilles crânes de pain brûlés n'est-il pas préférable à celui qui nous vient de loin? Il est meilleur au goût, infiniment plus salubre et de moindre prix. Certes vous quelque chose. Eh bien! il faudra prôner bien fort avant de faire comprendre à ceux qui ont la misère le moyen facile et patriotique à la fois d'épargner encore de beaux louis chaque année.

Et il est besoin de plaier la cause du pauvre par exemple? Tous les Français s'accordent à pré- férer celui du pays et le recherchent même avec avidité. D'où vient qu'on ne le cultive pas plus en grand? Parcequ'il n'est pas encore parvenu de préférer aux objets importés ceux qui pro- viennent des sœurs de nos compatriotes, et que celui qui appornerait au marché une charge de tabac ferait peut-être tiro de lui. Et cependant au lieu de le rebouter ne devrait-on pas l'accou- tumer avec empressement. Si chaque fumeur dé- pense dix chelins en tabac par année et qu'un lieu de vente en ait que par année et qu'un fumeur anglais s'appliquant à cultiver que du tabac en question on peut facilement calculer que si sur quatre individus il est un fumeur (ce qui n'est sans doute pas exagérer) on aurait au moins quatre-vingt mille louis à payer de moins par chaque année au commerce anglais; quatre vingt mille louis qui se répartiraient sur la clas- se agricole du pays. Ditons maintenant pour cha- cun des objets dont on veut se passer et l'on verra que peu d'années de ce patriotisme bien entendu suffirait pour redonner au pays son ancien prospérité tandis qu'un commerce quel- que années seulement de luxe et d'oisiveté le mènerait inévitablement à sa ruine. On ne peut se le cacher; nous ne donnons à présent en presque rien en échange pour les produits utiles de l'étranger, pour les belles soieries, les rubans, les étoffes qui valent en nos femmes pendant quelques jours et qu'on jure au lieu de s'en servir; nous ne faisons que nous faire un orgueil de payer, des goûts dépravés; nous fêtons du Haut Canada tout au moins la res- source de leur bien et de celui qu'ils ont tiré des Etats Unis au contraire. C'est à ces pro- duits qu'on va payer les marchandises que nous recevons d'Angleterre; tout l'argent qui n'ira pas dans la grande Bretagne s'en ira dans le Haut Canada; et nos bons canadiens qui ne sont pas contents de piller notre orge au profit pour aider les marchands de leur origine à nous ruiner en détail. Il n'y a pas de remise-ion. ORDRES DE LUXE. A PAS LES PRODUITS ÉTRANGERS, sans cela gare à la misère à la banqueroute générale, à la vente des propriétés canadiennes les unes après les autres.

Je terminerai Mr. le rédacteur par quelques demandes et quelques réponses qu'on devrait faire apprendre aux enfants aussitôt après leur catéchisme et les leur faire répéter jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans.

D. Quelle est la cause de la ruine du pays? R. L'Angleterre.

D. Comment s'y prend-elle? R. En nous apportant l'orgueil qui chez elle est un bien, et chez nous un grand malheur.

D. Expliquez nous cela? R. En Angleterre il est bien que ses citoyens riches aient de l'orgueil parceque cela leur fait dépenser de l'argent dont les pauvres profitent et qui reste dans leur pays, tandis qu'en Canada on n'a de l'orgueil qu'aux dépens des canadiens

et au profit des anglais, puisqu'on achète de ces derniers et qu'on leur paie tous les objets au moyen desquels on satisfait cet orgueil.

R. Voilà qui est bien. A présent dites-nous comment il se peut que l'Angleterre nous envoie de l'orgueil, à nous peuple moral et religieux?

R. L'orgueil est le plus traître des vices; il s'infiltrer chez l'homme et surtout chez la femme avec une adresse, sans pitié; on peut dire même que per-nous n'en est tout à fait exempt, voilà pourquoi il s'en fait. Les anglais qui ont quelquefois bonne heure; souvent bon cré- dit et presque toujours les grosses places, même j'ignore why, font bonne chère; et tout cela, la croix-en, sert la politique de leur gouverne- ment. Ils font les affaires de leurs nation tout en se réjouissant, en s'égaillant, en roulant grand train. Ils invitent les gros canadiens à leurs bals, à leurs soirées; ils les s'habituent avec toute la recherche possible; montrent leurs beaux meubles, se hontent de tasses de thé et disent combien en valent les robes, les fichus, les chapeaux de leurs femmes.

D. Voilà qui est encore bien, mais comment cela peut-il donner de l'orgueil au petits citoyens qui ne fréquentent pas les grosses poches an- glaises?

R. Ah! ah! voici comment cela se joue. Les gros bonnets canadiens, tout sera d'avoir été invités chez M. le riche, chez Esquire celui-là, chez Phonsable un autre sans tout-à- fait sûr, d'un grand anglo-américain; rien n'est bien que ce qui est anglais ou la mode anglaise; les femmes surtout sont éprises de la richesse des meubles, des habits et des lam- pes; et leur en fait tout d'abord d'aussi beaux afin de pouvoir rendre la politesse. A son tour on fait des invitations et on se fait croire de dire les commandes de convenu ou de con- venir en leur montrant ce qu'on a appris chez les gros anglais on les invite à un tea party, à un ball au supper; les citoyens et citoyennes de condition plus modeste, et d'ailleurs sans avoir ainsi de l'orgueil et de la vanité qu'on n'a pas en classe descendu et à vont rendre ridicules en les ruinant jusqu'aux plus modestes ouvriers; on ne pense ni à la misère, ni à l'avenir, ni même à ses enfants; à l'instaurer un tel a des meilleurs riches il en faut avoir aussi; il n'est pas plus que nous; nous ne demeurons en face de chez nous, sans avoir été à l'école ensemble; madame son époux fait bien la fièvre ce n'est pourtant que la fille d'un petit marchand, je suis autant qu'elle; elle a un shall de dix piastres, j'en au- rai un de vingt; une robe de gros de Naples, j'en aurai une de soie; un tapis anglais, j'en aurai un de Turquie; des cravates de verre com- pte, il n'en fait de cristal etc. Voilà comment on met de l'émulation dans ce qui est mal, vul- gaire, stupide, tandis qu'on ne regarde pas à s'instruire la femme simple, rangée, faisant ins- truire ses enfants, demeurant dans son ménage et s'occupant de sa famille de morale et d'argent.

D. Parfait. Mais puisque vous connaissez si bien la plus dangereuse maladie de notre so- ciété, veuillez donc aussi nous y indiquer un remède!

R. N'employer que les produits du pays. D. Mais comment obtenir ce résultat à pré- sent que l'orgueil est invétéré parmi nous?

R. Il faut que les citoyens distingués par leur rang ou par leur richesse donnent l'exemple, il faut qu'ils fassent consister leur luxe et leur orgueil non pas à imiter les habitudes anglaises du jour mais à venir aux bonnes coutumes canadiennes du vieux temps; s'habiller simple- ment, orner nos mai-sons seulement d'objets pro- venant de l'industrie canadienne. Les meubles d'ébène sont plus beaux que ceux d'acajou aux yeux d'un véritable ami de son pays et l'étoffe de laine fabriquée de nos mains est plus haute, dure plus long-temps, coûte meilleur marché que les draps de la Grande Bretagne. Quant aux ru- bans et aux cravattes, il n'est pas besoin de les remplacer; ces objets tomberont d'eux-mêmes dès que nos dames voudront avoir le bon esprit de concevoir que si elles y renoncent elles contribu- ront à sauver le pays l'extrême, à le régénérer; que si au contraire elles persistent à s'embourner, à s'attifer comme des comédiennes elles pour-